**La Chanson de Roland (Extrait laisse N° 5)**

Car Roland sent que la mort est proche :

 Par les oreilles lui sort la cervelle.

 Pour ses pairs il prie que Dieu les appelle,

 Et pour lui-même implore l'ange Gabriel.

 Prenant son olifan dans une main, Et Durandal son épée

 De plus d'une portée d'arbalète il s'avance vers l'Espagne.

 Au sommet d'un tertre, sous deux beaux arbres

 Il y a quatre blocs de marbre luisant;

 C'est là qu'il tombe à la renverse, sur l'herbe verte;

 Il s'est évanoui, la mort est proche.

**La Chanson de Roland (Extrait laisse N°10)**

Roland frappe sur une roche bise ;

 Il en abat plus que je ne saurais dire;

 L'épée grince, mais ne s'ébrèche ni se brise,

 Quand le comte voit qu'il ne la brisera pas,

 Il la plaint bien tendrement en se parlant à lui-même :

 Ah, Durandal, comme tu es bonne et sainte !

 Dans ton pommeau d'or sont de nombreuses reliques,

 Une dent de saint Pierre, du sang de saint Basile,

 Des cheveux de monseigneur saint Denis,

 Du vêtement de sainte Marie;

 II n'est pas juste que des païens te possèdent,

 C'est de chrétiens que tu dois être honorée.

 Que de vastes terres avec toi j'aurais conquises,

 Que tient Charles, qui a la barbe fleurie !

 L'empereur est puissant et riche.

 Ne soit jamais l'épée d'un couard !

 Que Dieu ne permette pas à la France telle honte !

**Le Roman de la Rose, Guillaume de Lorris**

Largesse était tenue en grande estime et grand honneur.

Elle avait les sages et les fous sous son pouvoir,

Tant elle avait fait par ses beaux dons.

S'il s'était trouvé que quelqu'un eût pour elle de la haine,

Je crois qu'elle en eût fait son ami par sa façon d'obliger ;

C’est pour cela que l'amour des riches et des pauvres lui était tout acquis

**Le Roman de la Rose, Jehan de Meung**

De Lorris Guillaume ici même

Mourut sans finir son poème ;

Mais, après plus de quarante ans,

Maître Jean de Meung ce Roman

Parfit, ainsi comme je treuve,

Et ici commence son oeuvre.

Il faut qu'elle me réconforte;

Amour, pour que mieux je supporte

Mes maux, dit qu'il me défendrait

Et qu'avec moi partout irait.

Elle est courtoise et débonnaire,

C'est vrai, mais certaine de rien,

Les amants laisse en grand chagrin

Et se fait d'eux dame et maîtresse

Pour les leurrer par sa promesse;

Car elle nous promet souvent

Choses qui restent à néant.

D'avenir elle n'est maîtresse,

Comment donc croire à sa promesse ?

**Je n'adorerai qu'elle ! (Guillaume d’Aquitaine)**

Ferai chansonnette nouvelle

Avant qu'il vente, pleuve ou gèle

Ma dame m'éprouve, tente

De savoir combien je l'aime ;

Mais elle a beau chercher querelle,

Je ne renoncerai pas à son lien

Je me rends à elle, je me livre,

Elle peut m'inscrire en sa charte ;

Et ne me tenez pour ivre

Si j'aime ma bonne dame,

Car sans elle je ne puis vivre,

Tant de son amour j'ai grand faim.

Pour elle je frissonne et tremble,

Je l'aime tant de si bon amour !

Je n'en crois jamais née de si belle

En la lignée du seigneur Adam.

Elle est plus blanche qu'ivoire,

Je n'adorerai qu'elle !

Mais, si je n'ai prompt secours,

Si ma bonne dame ne m'aime,

Je mourrai, par la tête de Saint Grégoire,

Un baiser en chambre ou sous l'arbre !

**Je ne vois luire le soleil, Bernard Ventadour**

Je ne vois luire le soleil,

Tant me sont obscurcis ses rayons;

Et pourtant je ne m'en émeus

Car une clarté m'ensoleille

D'amour, qui au cœur m'envoie ses rayons

Et quand d'autres gens s'émeuvent

Je préfère ne pas me laisser abattre

Pour que mon chant n'en souffre pas.

Les prés me semblent verts et vermeils

De même qu'au doux temps de mai

Tant me tient l'amour joyeux et gai,

La neige m'est fleur blanche et vermeille

Et l'hiver m'est fête de mai,

Que la plus noble et la plus gaie

M'a promis de m'octroyer son amour.

***Je ne sais comment je dure*,Christine de Pisan**

Je ne sais comment je dure,

Car mon dolent cœur fond d'ire

Et plaindre n'ose, ni dire

Ma douloureuse aventure,

Pour ma dolente vie obscure.

Rien, hors la mort ne désire ;

Je ne sais comment je dure.

Et il me faut, par couverture,

Chanter pendant que mon cœur soupire

Et faire semblant de rire ;

Mais Dieu sait ce que j'endure.

Je ne sais comment je dure.

**Hymne au printemps par Charles d’Orléans**

Le temps a laissé son manteau

De vent, de froidure et de pluie

Et s'est vêtu de broderie,

De soleil luisant, clair et beau.

Il n'y a bête ni oiseau,

Qu'en son jargon ne chante ou crie:

"Le temps a laissé son manteau !"

De vent, de froidure et de pluie

Rivière, fontaine et ruisseau

Portent en livrée jolie,

Gouttes d'argent, d'orfèvrerie,

Chacun s'habille de nouveau

Le temps a laissé son manteau.

***Tristan et Iseult* (Joseph Bédier, 1900)**

La jeune fille, joliment parée, s'avança avec plus de grâce et plus d'élégance qu'un épervier ou un perroquet. Elle portait un manteau et une tunique taillés dans une étoffe de pourpre sombre étincelante, garnie de fourrure d'hermine soyeuse. Une bordure de zibeline noire et blanche, bien ajustée, ornait le col de son manteau. S'il m'a jamais été donné de décrire la beauté que Dieu pouvait mettre dans le corps et le visage d'une femme, je trouve maintenant l'occasion de le faire à nouveau sans y mettre un mot qui ne soit pas justifié. Ses cheveux, qu'elle portait relâchés, étaient d'un blond si lumineux que celui qui les aurait vus les aurait pris pour des filaments d'or pur. Son front, dégagé, était blanc et lisse, comme sculpté à la main par un artiste qui avait l'habitude de travailler la pierre, l'ivoire ou le bois. Ses sourcils bruns étaient dessinés distinctement.

**Lancelot ou le chevalier à la charrette (Chrétien de Troyes, XII)**

L’oie avait été atteinte au cou et elle perdit trois gouttes de sang qui se répandirent sur la neige blanche, telle une couleur naturelle. Elle n’avait pas été blessée au point de rester à terre et de laisser à Lancelot le temps d’arriver jusqu’à elle. Elle avait donc repris son vol et Lancelot ne vit que la neige foulée, là où l’oie s’était abattue, et le sang qui apparaissait encore.

Il prit appui sur sa lance et contempla la ressemblance qu’il y découvrait : le sang uni à la neige lui rappelle le teint frais du visage de son amie, et, tout à cette pensée, il s’en oublie lui-même. Sur son visage, pense-t-il, le rouge se détache sur le blanc exactement comme le font les gouttes de sang sur le blanc de la neige.

Plongé dans sa contemplation, il croit vraiment voir, tant il y prend plaisir, les fraîches couleurs du visage de son amie qui est si belle. Il passa ainsi tout le petit matin à rêver sur ces gouttes de sang, jusqu’au moment où sortirent des tentes des écuyers qui, en le voyant ainsi perdu dans sa rêverie, crurent qu’il som­meillait.

**Le Roman de Renart (anonyme, XIII)**

Un jour, Renart s'introduit dans une basse-cour en quête de quelques poules. Celles-ci ont vu la haie remuer et s'en vont gloussantes vers la maison. Chante-clerc le coq les interpelle, il les rassure et s'endort sur le fumier. Renart s'avance tout doucement, tapi au sol, prêt à saisir le coq dans ses crocs. Manquant son coup, le goupil cherche alors à l'enjôler par des paroles flatteuses. Saura-t-il, comme son père chanter les yeux fermés ?

Chanteclerc le coq se laisse tromper par Renart qui le saisit et l'emporte au loin. Alertés par les cris, les paysans se précipitent à leur poursuite. Par vantardise, le goupil leur crie que malgré eux il prend celui-là. Mais en desserrant la gueule, Renart permet à Chanteclerc de se dégager. Le coq se réfugie dans les branches d'un pommier tandis que le goupil reste en bas, furieux et fort dépité de l'avoir laissé échapper. Chanteclerc lui rit au nez : décidément, cousin Renart, on ne peut avoir confiance en vous !